

TÉMOIGNAGE D'ANCIENS ÉLÈVES

NOTRE COUVENT



**Julie Elaine Roy,
Lucette Boulé-Desrosiers,
Thérèse Routhier et
Dominique Lemay**

**Collaboration à la rédaction :
Louise Mantha**

VOICI UN PAN de la vie qui s'est vécue par de jeunes élèves, principalement des filles sourdes, dans ce grand édifice des Sœurs de la Providence, comme témoins privilégiés de cette époque... pour souffler sur la braise de nos souvenirs, ô combien agréables!

DANS notre couvent, les élèves étaient classés en différentes sections : les classes enfantines, des Petites, des Moyennes, des Grandes, le postscolaire, l'Institut familial, la section de la méthode manuelle et le Jardin d'enfance. Il abritait aussi les adultes, les personnes aveugles et les deux communautés religieuses : les Sœurs de la Providence et les Petites Sœurs sourdes de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

L'ENSEIGNEMENT était consacré à l'apprentissage de la parole et du vocabulaire. La plupart d'entre nous n'avions aucune notion du langage courant. Il nous a fallu apprendre à associer le mot avec l'objet. Dans un local, il y avait une grande table couverte de différents articles d'usage quotidien. Alors, le professeur nous demandait de chercher un œuf. L'élève devait aller le repérer sur la table et le montrer à l'enseignante.

PENDANT quinze minutes tous les matins, en rangée devant un grand miroir, nous apprenions à articuler, en faisant des exercices buccaux, et à prononcer les lettres de l'alphabet, en imitant l'enseignante. Puis à tour de rôle, on pratiquait la parole avec deux professeurs pendant que d'autres apprenaient à écrire des mots sur leurs cahiers. Les signes n'étaient pas permis, même pendant la récréation. Nous apprenions aussi les arts ménagers tels que le tricot, le crochet, la couture et la cuisine.

À L'INSTITUT familial, les élèves se préparaient à entrer dans le « grand monde » en se perfectionnant par des cours de dactylo, des ateliers pour devenir une bonne épouse et mère de famille, en complétant le tout par un stage en pouponnière. Pour certaines, ce moment pouvait être inquiétant. Les activités récréatives ne manquaient pas. L'hiver, une grande patinoire faisait la joie des pensionnaires de l'Institution des Sourdes-Muettes (ISM), sans oublier des glissades.



Thérèse Routhier et une compagne de classe à la patinoire de l'Institution des Sourdes-Muettes dans les années 50

THÉRÈSE relate ceci : « *Malgré la rareté des sorties, je me souviens que je faisais des tournées de ballet avec une dizaine d'élèves choisies par la sœur responsable de la gymnastique. J'avais 9-10 ans. Alors que la plupart étaient couchés, nous allions en bas sur une scène pour*

pratiquer les rudiments de la danse pendant deux ou trois heures; puis avant d'aller trouver nos lits, on nous servait des biscuits avec un verre de lait comme récompense. Nous étions tellement contentes.

« Cette activité avait pour but de collecter des fonds auprès des dames bienfaitrices. Ces fonds permettaient d'acheter des appareils auditifs, disposés en avant du pupitre, dans un petit boîtier en métal auquel étaient branché un casque d'écoute, que des boutons permettaient d'ajuster aux besoins particuliers.

« On faisait de la sensibilisation en leur montrant que les sourdes pouvaient danser, et par ce moyen, elles contribuaient au bon fonctionne-

ment du couvent. Nous avions de si jolis atours « chic » pour mettre en valeur nos performances que les visiteurs étaient de plus en plus nombreux. J'ai adoré faire cela pendant une période de cinq ans. Il y avait du théâtre aussi. »

VERS les années 1970, l'ISM a changé sa vocation. Dorénavant, il devenait mixte, et introduisait dans son enseignement l'usage de la langue des signes. Pendant son court séjour à cet endroit, Dominique a pu en bénéficier, sauf pour sa première année. À sa fermeture en 1975, la clientèle avait atteint



Une pièce de théâtre présentée par les élèves de l'ISM Collection Julie Elaine Roy / Voir photo intégrale sur la page 20

plus de 3000 filles qui, depuis son ouverture en 1851, avaient pu s'instruire grâce à l'œuvre généreuse de Mère Gamelin et de ses consœurs. Nous leur en sommes tous reconnaissants.

Julie Elaine Roy est née sourde à Montréal en 1948. Elle déménage à Québec en 1953 puis elle séjourne à l'ISM de 1955 à 1964, où elle fut pensionnaire pendant l'année scolaire, sauf la dernière année, car la famille a déménagé à Montréal; elle put aller chez elle la fin de semaine.

Lucette Boulé-Desrosiers est née à Chicoutimi en 1924. Devenue sourde suite à une méningite peu de temps après son déménagement à Montréal à l'âge de 5 ans, elle a fréquenté l'Institution des Sourdes-Muettes (ISM) de 1930 à 1940 à titre de pensionnaire. Elle est entrée à l'âge de 20 ans dans la communauté des Petites Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et elle y resta pendant 20 ans.

Thérèse Routhier est née sourde à Thetford-Mines en 1946. Elle était la sixième d'une famille de sept enfants, dont trois sourds, et elle séjourne à l'ISM de 1955 à 1965 comme pensionnaire.

Dominique Lemay est né sourd à Repentigny. Il est entré à l'ISM en 1970 jusqu'à sa fermeture en 1975. Il était externe.

130^E ANNIVERSAIRE DES PETITES SŒURS DE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS



LE 1^{ER} AVRIL 2017 marquait le 130^e anniversaire de cette congrégation, fondée par les Sœurs de la Providence, qui ne compte que des sourdes-muettes dans ses rangs et dont le ministère s'adresse aux personnes sourdes ou malentendantes.

SUR CETTE PHOTO prise le 1^{er} avril 1887, l'on voit les premières sourdes-muettes admises au postulat : 1 Catherine Beston, 2 E. Baxter, 3 C. Aumont, 4 Rosalie Geoffroy, 5 C. Perron, 6 Alexina Boivin, 7 Émélie Montpellier, 8 E. Cronin et 9 Eugénie Lemire.

SIX RELIGIEUSES de la congrégation continuent à perpétuer son œuvre aujourd'hui.

Photo tirée de l'album Congrégation des Petites Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs Archives Providence Montréal